

New Jungle

Rosalie Beaucage

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaucage, R. (2016). New Jungle. *Moebius*, (150), 103–105.

ROSALIE BEAUCAGE

New Jungle

Des mois à dresser des tentes et construire des abris. Des bâches montées sur des ossatures en bois, des installations de toile déglinguées dont le vent fait battre les pans lorsqu'il s'engouffre à l'intérieur. Ça ressemble à un mélange de décharge à ordure et de marécage où l'ébauche d'une ville s'esquisse dans la douleur de l'attente.

Au sortir de la zone industrielle de Calais, entre l'autoroute N216 et le chemin des Dunes, il y a quatorze hectares de jungle. New Jungle. Nous sommes le 15 octobre. L'air est froid. On se prépare à l'hiver.

À l'extrémité nord du site, un accueil de jour, établi en fonction des besoins de 1 500 personnes, offre électricité, douches et nourriture. New jungle compte quelques dizaines de toilettes et de rares points d'eau. Des restaurants et des épiceries de fortune s'organisent. Il y a aussi une école, une église et une mosquée faites de montants de bois, de contreplaqué et de bâches.

Mais la jungle a grandi et compte aujourd'hui plus de 3 000 humains déracinés. C'est un camp partagé entre différentes ethnies, comme en autant de quartiers. Un océan de visages de couleurs différentes venus du Soudan, de Syrie, d'Érythrée et d'Afghanistan.

* * *

Ce matin, Ayman Banda se cherche des souliers. La nuit a été particulièrement froide et ses orteils pointent au dehors de la toile grise et délavée par les pluies et le soleil. Il déambule, hagard, dans les lueurs de cette aube glaciale, les membres engourdis.

Ayman Banda a vingt-trois ans. Il y a vingt-trois mois, il habitait Djouba, la capitale du Soudan du Sud. Il y suivait des études anglaises à l'université nationale. Le 1^{er} décembre 2013, Ayman n'est pas allé en classe. Il a bouclé son sac à dos et il est parti. Comme son cousin l'avait fait quelques mois plus tôt, il a décidé d'aller tenter sa chance en Europe. À Djouba, le climat était tendu, un conflit allait éclater d'un jour à l'autre. Il y avait des meurtres, chacun connaissait quelqu'un qui avait disparu, mais les médias restaient muets, muselés par les forces politiques.

Quelques jours après le départ d'Ayman, la guerre civile s'est déclarée et a fait des milliers de morts, dont des universitaires. En route vers l'Europe, Ayman a traversé des frontières, repoussant les limites du monde et celles de sa condition humaine, se faisant souvent arrêter, braquer un canon sur la tempe.

Deux ans de route et des milliers de kilomètres plus loin, il est stoppé là, prisonnier de New Jungle.

Sur l'autoroute N216 circulent des camions de marchandises en partance pour l'Angleterre. Plus loin, se trouve la zone d'Eurotunnel où les trains passent sous la Manche. C'est là qu'Ayman se rend, la nuit. Il court aux abords des lignes ferroviaires et tente sa chance. Sur le madrier qui soutient sa tente, trente-six entailles ont marqué le bois. C'est le compte des nuits passées à courir.

Fatigué, Ayman s'arrête sur une butte de terre. Sous ses yeux, New Jungle s'éveille et se mobilise peu à peu. Les premiers migrants sortent de leurs tentes pour aller faire la file du déjeuner. Ayman est essoufflé. Son corps lourd ne répond pas très bien.

Une camionnette blanche tachée de boue remonte lentement l'allée principale, transportant plusieurs passagers. Elle se stationne une vingtaine de mètres plus loin. Trois hommes et une femme en sortent. Un petit attroupement se forme autour du véhicule et, de loin, on voit de grands mouvements de bras dans les airs. Ayman se lève et s'avance.

Ce sont des hommes blancs, ils portent chacun un nez rouge. Ils s'exercent, se bousculent se crient par la tête. Ils se drapent de bâches, font mine de s'assommer à coup de morceaux de contreplaqué.

La trajectoire des habitants de la jungle bifurque vers la source du bruit et ils sont de plus en plus nombreux, les yeux cernés par le manque de sommeil, à s'agglutiner autour des clowns. Les premiers rires fusent de la bouche des quelques enfants assis dans la première rangée. Pendant que les saltimbanques jouent, la femme installe un système de son, une guitare électrique. L'atmosphère de ce matin glauque grésille de notes qui s'élèvent sous les grimaces, s'exaltent et prennent l'allure d'une danse.

Sans comprendre comment, dans le mouvement de la petite foule qui vient de se former, Ayman se retrouve au premier rang. Un rire contagieux se transmet parmi les migrants, les hommes et les femmes sourient et s'esclaffent. Un numéro de jambettes savamment exécuté provoque l'hilarité générale et se transforme en un solo de guitare exaltant qui fait danser chacun des spectateurs. Un homme au nez rouge prend Ayman par le bras, ils valsent et crient tous les deux au son de la musique. Le rire tord le ventre d'Ayman et avec lui monte un espoir immense qui le transporte.

* * *

De retour à sa tente, une fois les clowns et la camionnette partis, Ayman sors le petit canif qu'il garde dans sa poche. Il fait une entaille dans le bois. Trente-sept. Cette nuit, ce sera la bonne.